

NOS EXILÉS POLITIQUES.

Enfin nous avons des nouvelles des exilés canadiens par la voie de la presse australienne. Un homme bien respectable, un prêtre français nommé M. Petit-Jean, en mission dans cette lointaine partie du globe, ayant fait une visite à nos compatriotes retenus à Sydney, a eu la générosité d'en faire part au public par un récit inséré dans *Australasian Chronicle*, journal publié à Sydney même, sous la date du 11 août dernier. Cette feuille nous a été communiquée par un monsieur de Montréal, ami du capitaine Morin qui la lui a adressée. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant part à notre tour du récit du digne pasteur.

Minerve.

VISITE AUX PRISONNIERS CANADIENS.

A l'Éditeur de l'*Australasian Chronicle*.

Monsieur,—Pourrais-je espérer de trouver une modeste place dans vos colonnes pour y insérer quelques lignes concernant les Canadiens exilés en cette colonie? Le nom de Canadien excite, j'en suis sûr, dans le cœur du bon peuple australien des sentiments de compassion et de sympathie.

La semaine dernière, j'ai visité les Canadiens à leurs différentes stations sur le chemin de Parramatta; je ne pourrais dire comme j'étais heureux dans mon pèlerinage; mon guide et mon compagnon était un Canadien âgé d'environ cinquante-huit ans, et qui est comme un patriarche parmi ses compatriotes. Nous marchions ensemble et fimes la route à pied, afin de se mieux conformer au caractère pastoral de ma visite et à la condition où se trouvent mes bons amis. Nous fimes joints sur la route par un petit chien qui paraît très-bien reconnaître tous les Canadiens, et qui, je crois, pourrait aussi distinguer chacun d'eux des Anglais. Partout où nous étions aperçus par des Canadiens, ils venaient à moi et m'introduisaient dans leurs humbles demeures; c'était pour moi une satisfaction extrême que de me trouver au milieu d'eux, pour leur apporter de l'espoir et des consolations, et je dois dire que j'ai eu en retour les témoignages du plus tendre amour et de la plus vive reconnaissance; ils m'offraient avec instance tout ce qu'ils pouvaient trouver pour satisfaire mes besoins. Je me suis appliqué à répandre dans leurs cœurs le baume des consolations qu'offre notre sainte religion; et ces pauvres âmes, avides de divines paroles, se sont abreuvées à longs traits dans le calice des consolations religieuses.

Quelques uns d'eux entreprirent de me dépeindre la triste situation de leurs femmes et de leurs enfans; l'un d'eux me présenta une lettre qui commençait par ces mots: "Nous sommes, Dieu merci, en bonne santé, ainsi que la petite jeune fille, qui est née trois mois après votre désolant départ;" à la lecture de cette première ligne, ce brave Canadien ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes; pouvant à peine moi-même supprimer mes soupirs, je lui dis qu'il fallait mettre la lettre de côté, et nous nous occupâmes d'un autre sujet. Nous fimes ensemble nos prières, et on répéta le symbole de la foi suivant notre sainte église catholique apostolique. J'éprouvai une sensation que je ne saurais exprimer, j'étais comme un frère avec ses frères, comme un père au milieu de ses enfans; et quand je leur fis mes adieux, j'étais affecté comme quand on se sépare de ses parens, et je croyais quitter ma famille pour la deuxième fois.

Je me rendis à Concorde, où résident bon nombre de Canadiens. Un Monsieur des plus respectables du voisinage m'offrit à souper et un lit, mais je le priai de m'excuser, préférant plutôt manger avec les Canadiens le pain de l'affliction et de l'amertume, et je m'estimai heureux d'accepter une petite chambre à coucher qu'ils m'avaient le plus industrieusement arrangée. Je dois dire que ma présence au milieu de ces braves gens était plutôt une mission qu'une visite ordinaire; ainsi nous nous occupâmes d'affaires spirituelles avec le plus grand zèle.

Ce n'est pas tout. Dimanche dernier nous eûmes une grande assemblée de Canadiens, d'abord dans la salle d'école de Ste. Marie; la conversation s'engagea comme de habitude. Ces hommes de bien (*good men*) parlèrent de leur espoir de recouvrer leur liberté, et de revoir leur pays: on conçoit combien ces infortunés exilés désirent de revoir leurs femmes et leurs enfans, et le toit paternel, et de respirer encore une fois l'air natal. Je suis sûr que le hérault qui viendra annoncer leur mise en liberté sera accueilli avec les plus vifs transports de joie. Je me rappelle ici un trait intéressant de l'histoire grecque. Les Romains n'ayant plus d'adversaires dignes d'eux que les Grecs, et après en être venus à bout en Achaïe, se rendirent maîtres de la Grèce. Les habitans, se voyant en leur pouvoir, étaient dans l'incertitude de leur condition future. Un hérault vint au milieu du peuple assemblé, an-

noncer le vœu du sénat romain. Le plus profond silence régnait, mais aussitôt que le hérault eut proclamé le mot: Liberté! tels furent les applaudissemens et les acclamations des Grecs que des corbeaux qui voltigeaient au-dessus de l'assemblée en furent étourdis et tombèrent au milieu d'eux. Mais une pareille joie n'est encore qu'une illusion, qu'un espoir pour les exilés Canadiens. Leur attention se dirigea donc sur la religion qui, offrant d'éternelles espérances, est la seule chose qu'aucune puissance extérieure ne puisse nous ravir. Je leur représentai qu'il fallait se conformer à la volonté de Dieu, et se rappeler surtout dans nos afflictions la passion sacrée de notre Seigneur bien-aimé; que la providence de Dieu veillait sur eux et que rien ne s'opérerait sans lui. Comme nous devions nous séparer d'une manière non civile, mais religieuse, nous allâmes à l'église. Là, une nouvelle exhortation leur fut adressée, ils furent invités à observer une union et une charité constantes. Deux d'entre eux qui étaient ennemis déclarés s'approchèrent, et là devant l'autel, le prêtre joignit leurs mains, et le mot *pardon* fut prononcé. Toute l'assemblée fut de nouveau invitée à prendre son mal en patience, pour l'amour de Dieu. Avant de se séparer, on se rappela la mère des affligés, et nous lui fimes la consécration de nos cœurs. Les vêpres étaient à la veille de commencer, que les confessions de ces bonnes gens étaient à peine terminées.

Je n'ajouterai qu'une réflexion: que l'arrivée des Canadiens en cette colonie est un témoignage, ajouté à tant d'autres, de l'antiquité, de l'unité et de l'universalité du culte catholique apostolique. Plus heureux que les Israélites en captivité à Babylone, les Canadiens ont trouvé de véritables frères dans les catholiques; ils pouvaient avouer la même foi, jouir des mêmes cérémonies, etc.; et ils ont trouvé des sympathies non seulement parmi les catholiques, mais, et je dois le dire au nom de ces bons Canadiens, chacun, quelque fût ses opinions religieuses, leur a prêté assistance. Je passerai sous silence les noms du Rév. évêque Polding et de son respectable clergé. Les prêtres catholiques sont les pères nés des malheureux. Mais mes amis, les Canadiens, ne me permettent pas de taire les noms de deux messieurs qui ont fait tout ce qu'ils ont pu pour adoucir le sort des Canadiens de ce district: ce sont MM. Rowley et Nichols.

Heureux encore si plusieurs des Canadiens, qui menaient une vie innocente dans leur pays, n'avaient pas vu de scandales ici. Ces bons enfans m'ont dit: "Ah! Monsieur, ce n'est pas ça chez nous." Il me vient une idée que je dois mettre à jour. Les Canadiens viennent quelquefois à la ville pour quelques petites affaires, ou pour présenter leurs requêtes. La plupart ne savent pas parler l'anglais, et quelques-uns sont très-timides; j'ai pensé que quelque Australien, mu par la philanthropie, ou la charité chrétienne, pourrait s'offrir à une assemblée pour être le protecteur des Canadiens. C'est ce que je propose au bon peuple d'Australie; peut être écouterait-on ma suggestion avec intérêt.

J'ai, monsieur, écrit ce rendu-compte *currente calamo*; l'idiome anglais d'ailleurs ne m'est pas bien familier, et peut être aussi ai-je pris le ton de prédicateur; mais vos lecteurs excuseront ma qualité de prêtre et de missionnaire, et je dois avouer que mon cœur m'a entraîné. J'ai hésité, ne sachant pas si je devais publier mes sentimens, mais mon amitié pour les Canadiens et mon grand désir de procurer de l'édification l'ont emporté sur toutes autres considérations. Je suis, mon cher monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur,

J. B. PETIT-JEAN.

Nous avons promis la relation d'un miracle opéré en faveur d'une religieuse d'Auray, par l'intercession du Vénérable J. B. De La Salle. Nous donnons à nos lecteurs copie de la lettre que cette religieuse écrit à son cousin, frère des Ecoles Chrétiennes, et dans laquelle elle raconte sa guérison miraculeuse.

"MON CHER COUSIN.

"Je n'ai pas besoin aujourd'hui d'une main étrangère pour vous écrire, Dieu m'ayant miraculeusement rendu la santé par l'intercession de votre bienheureux fondateur. Je m'en sers pour vous exprimer toute ma joie et mon bonheur et pour vous remercier de la sainte relique que vous m'avez envoyée. Je la conserverai toute ma vie, comme un précieux souvenir du miracle qui s'est opéré en ma faveur. Voici comment il a eu lieu. Nous commençâmes la neuvième jeudi, 29 décembre, comme vous l'aviez marqué à ma Supérieure. Depuis ce moment, je me trouvais beaucoup plus malade et la fièvre devint plus forte, de sorte que les personnes qui me virent crurent